



**fisheye**

G A L L E R Y

FISHEYE GALLERY - ©ALAIN KELER / MYOP

# AMERICA ALAIN KELER

11 MARS - 30 AVRIL 2021

Fisheye Gallery, 2, rue de l'Hôpital-Saint-Louis, 75010 Paris

---

#### CONTACT GALERIE

Benoît Baume  
Fondateur & Président  
benoit@becontents.com

Jehan de Bujadoux  
Directeur de la galerie  
jehan@fisheyeGallery.fr  
+336 09 39 39 11

#### CONTACT PRESSE

Agence Henry Conseil  
agence@henryconseil.com  
+336 60 26 47 09

---

Fisheye Gallery  
2, rue de l'Hôpital-Saint-Louis, 75010 Paris  
Du mercredi au vendredi 14h - 18h / samedi 11h - 18h ou sur rendez-vous  
contact@fisheyeGallery.fr

19, rue Jouvène, 13200 Arles  
www.fisheyeGallery.fr



#### LA GALERIE

Ouverte en octobre 2016, la Fisheye Gallery est située dans le 10<sup>e</sup> arrondissement de Paris dans un lieu exclusivement dédié à la photographie, à deux pas du canal Saint-Martin. Forte d'un second espace de 200 m<sup>2</sup> ouvert à Arles, la galerie est fière de représenter des artistes aux écritures diverses et de soutenir des initiatives culturelles, comme en témoignent les partenariats noués depuis sa naissance avec les festivals Circulation(s) et La Gacilly.

En tant que jeune galerie, la Fisheye Gallery tend à se démarquer en proposant une programmation émergente internationale décomplexée. Elle assume son rôle de défricheur de nouvelles écritures photographiques dans les grandes foires européennes comme devant les institutions publiques et les acteurs de la photographie.

La galerie est présidée par Benoît Baume, cofondateur du groupe Fisheye, dont le magazine du même nom se consacre à l'actualité de la photographie et au rôle de cet art dans notre société d'un point de vue économique, culturel et sociologique. Depuis février 2019, elle est dirigée par Jehan de Bujadoux, historien de la photographie de formation, spécialisé en expertise et droit du marché de l'art.

---

Artistes représenté·e·s:

Delphine Diallo

Sandrine Elberg

Théo Gosselin & Maud Chalard

Thomas Klotz

Stéphane Lavoué

# AMERICA ALAIN KELER



*Du jeudi 11 mars au dimanche 30 avril 2021*

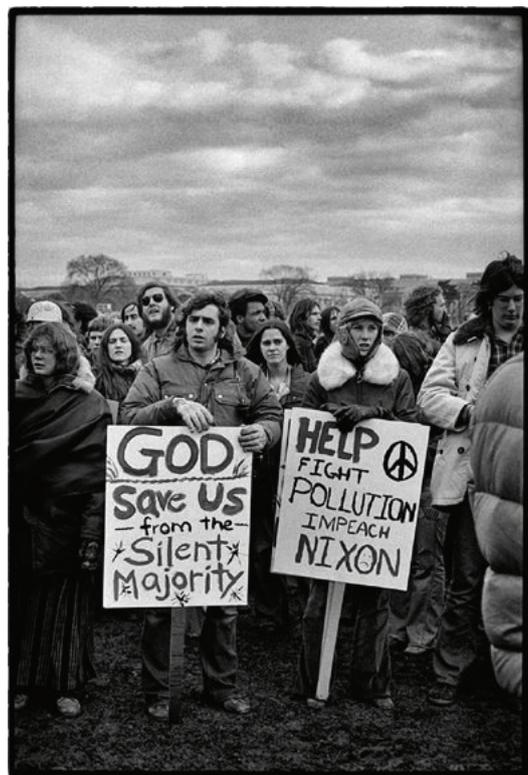
En 1971, Alain Keler, 26 ans, arriva aux États-Unis, par amour, pour rejoindre une Américaine rencontrée lors d'un voyage en Asie. Un aller simple pour New York et un attaché-case de ses photos sous le bras, il y rencontra John G. Morris, légendaire directeur de la photographie du *New York Times*, pour qui le travail du jeune photographe n'est pas « *very exciting* », mais qui l'invite néanmoins à rester en contact avec lui. Vingt-six ans plus tard, c'est le même homme qui l'appellera pour lui dire qu'il est le lauréat du Prix W. Eugene Smith – le plus prestigieux prix remis à un photojournaliste, et dont Alain est l'un des seuls Français, avec Gilles Peress en 1984, à être titulaire.

Le fils de John G. Morris, Oliver, l'introduit à la Soho Photo Gallery, une galerie collaborative dont Alain Keler s'occupera et où il achètera son premier Leica M3 grâce à une myriade de jobs décrochés par une *employment agency* sur West Broadway.

Alain Keler photographie sur son temps libre la ville à hauteur de foules, dans les rues de New York ou de Washington lors de la seconde investiture de Richard Nixon, entre protestations et célébrations. Son regard s'aigüise sur la ville américaine avant son retour en France et son passage à l'agence Sygma.

*America* est une exposition retrouvée. Certains négatifs n'ont été développés pour la première fois qu'à la fin des années 1990 et d'autres uniquement l'année dernière. La Fisheye Gallery invite à se plonger dans les images d'un jeune passionné qui deviendra le photographe que l'on sait.

# AMERICA ALAIN KELER



FISHEYE GALLERY - ©ALAIN KELER / MYOP

Fisheye Gallery  
2, rue de l'Hôpital-Saint-Louis, 75010 Paris  
Du mercredi au vendredi 14h - 18h / samedi 11h - 18h ou sur rendez-vous  
contact@fisheyeGallery.fr

19, rue Jouvène, 13200 Arles  
www.fisheyeGallery.fr

# AMERICA ALAIN KELER



FISHEYE GALLERY - ©ALAIN KELER / MYOP

Fisheye Gallery  
2, rue de l'Hôpital-Saint-Louis, 75010 Paris  
Du mercredi au vendredi 14h - 18h / samedi 11h - 18h ou sur rendez-vous  
contact@fisheyeGallery.fr

19, rue Jouvène, 13200 Arles  
www.fisheyeGallery.fr

Alain Keler est membre de l'Agence MYOP depuis 2008. Il a auparavant travaillé pour les agences Sygma et Gamma et a été cofondateur d'Odyssey Pictures en 1989.

Il a réalisé des reportages en zone de conflits depuis les années 1980, au Liban, en Tchétchénie, en Israël, en Palestine, sur la révolution en Iran, sur la guerre civile au Salvador... Il a également travaillé sur la discrimination des Tsiganes en Europe. Ce dernier travail a donné lieu à une bande dessinée par Emmanuel Guibert et Frédéric Lemerrier : *Des nouvelles d'Alain* (Les Arènes, 2011).

En 2000, paraît l'ouvrage *Vent d'Est*, sur les minorités dans l'ex-monde communiste aux éditions Marval.

Il a réalisé deux documentaires : *Le Dernier Voyage* (2014), qui raconte l'histoire du convoi numéro 66 vers Auschwitz, où se trouvaient sa grand-mère maternelle et sa tante, alors âgée de 13 ans, ainsi que *Parias. Les Roms en Europe* (2011).

En 2015, il a publié *1982*, tiré de son blog <http://alain-keler.tumblr.com>

En 2018, sa première monographie, *Journal d'un photographe*, est publiée aux Éditions de Juillet.

Il a reçu le grand prix Paris Match du photojournalisme en 1986 pour son reportage « L'Éthiopie sous la pluie » et le World Press Photo of the Year deux fois, dont une dans la catégorie nature, en 1986 également.

En 1997, il a remporté le prix W. Eugene Smith pour son travail sur les minorités dans l'ancien bloc communiste. Un livre issu de ce travail, *Eastern Winds*, a été publié par Marval en 2000.

En 2004, il a été l'un des lauréats de l'Association 3P à Paris pour son projet *Le Pays de la terre qui brûle*, sur la complexité du conflit israélo-palestinien.



## EXTRAIT DU JOURNAL DU PHOTOGRAPHE

*Dimanche 13 juin 1971*

*New York. Je suis arrivé aux États-Unis le 3 avril 1971 pour les beaux yeux d'une jeune Américaine rencontrée pendant mon long périple en Asie et au Moyen-Orient.*

*Je commence à être mordu par la photographie. Pour vivre, je fais toute sorte de boulots grâce à Stanley, un New-Yorkais qui a une agence pour l'emploi – Stanley Employment agency – trouvée en me rendant à l'immigration pour prolonger mon visa. Dans sa vitrine surchargée d'annonces disposées de manière un peu anarchique, il y en avait une écrite en français – « on recherche des personnes parlant français » –, plutôt destinée à des Haïtiens, nombreux à New York, qu'à un Frenchy rêvant de devenir photographe.*

*Je suis devenu copain avec Stanley, un personnage tout droit sorti d'un film où l'on s'attend à voir surgir Humphrey Bogart, le flingue à la main. Stanley était très sympa et s'est pris d'amitié pour moi. Les pieds sur son bureau, le cigare à la bouche, quand ce n'était pas son téléphone, il n'arrêtait pas de me donner du travail. Le week-end, le démon de la photographie reprenait le dessus et j'arpentais rues et parcs de la ville à la recherche de photos à faire.*

*La planche-contact a légèrement jauni. Elle n'est plus toute jeune. Ce qui me plaît, c'est qu'elle vieillit avec moi.*

*Elle et moi, nous sommes à Central Park, où des festivités se déroulent pour le 450<sup>e</sup> anniversaire de San Juan de Porto Rico. Spectacle bon enfant assuré, avec quelques photos que je continue d'aimer aujourd'hui après tout ce temps.*

*Mercredi 25 juillet 1973.*

*L'image latente est l'image invisible à l'œil nu mais exposée sur la pellicule. Elle se transforme en image réelle une fois le film développé. Les fabricants de films conseillent de le développer le plus rapidement possible. Ce même film doit être protégé de la lumière pendant le laps de temps qui sépare la prise de vue du développement.*

*Les photos montrées aujourd'hui ainsi que celles vues sur le journal d'hier ont été prises en 1973 et développées 23 ans plus tard. Pourquoi ? Je ne le sais pas, peut-être qu'un psy pourrait l'expliquer. Voilà leur histoire, étrangement mêlée à la mienne.*

*Après que j'ai été viré de mon appartement new-yorkais pour cause de bricolage, Stanley me trouva un travail au Stevensville Lake Hotel dans les montagnes Catskill au nord de New York. Je m'y rendis en autobus le 14 avril. Je serai serveur pour le personnel (staff waiter). Sur un carnet rescapé de cette époque, je vois que je travaillais de 7h30 à 14h30 et de 17 heures à 21 heures. La paye était réduite au minimum, le système américain privilégiant les pourboires obligatoires, en général 10 % de la note du repas mais, dans mon cas, ce pourboire était laissé à l'appréciation du personnel que j'allais servir. Pour gagner plus, je travaillais aussi deux ou trois fois par semaine dans un night-club après avoir fini mon service normal.*

*Les conditions de logement étaient plutôt spartiates. Le travail demandait beaucoup d'énergie. Mais quand on est jeune, on n'en manque pas.*

*Tout se passait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Un jour de congé par semaine, puis une permission de deux jours qui me permettaient d'aller voir mes amis à New York. Je voyais Ted Feder qui avait une petite agence de photo. Il m'avait été présenté par Marcia. Lors d'une de ces « permissions », Ted me proposa d'aller en Amérique du Sud pour le compte d'un éditeur new-yorkais illustrer des livres de langue espagnole. J'acceptais avec joie ce qui allait être mon premier reportage professionnel. Il fallait trouver une date. Ce fut chose faite après les événements qui suivirent.*

*À mon retour, deux des personnes travaillant à l'hôtel avaient été virées. L'une d'entre elles était McDuff, un intellectuel en rupture avec qui nous parlions souvent. L'autre,*

*Richie, avec qui j'avais sympathisé était un peu déconnecté des réalités, allait de travail en travail. On le retrouva mort quelques jours plus tard. Je crois qu'il s'était noyé.*

*Le fait de vivre au même endroit permettait d'économiser tout l'argent gagné. Je le destinais maintenant à ce voyage en Amérique latine même si, au passage, une amie photographe de la Soho Photo Gallery, Terry, m'avait proposé un de m'épouser pour que je puisse acquérir le sésame, la green card (carte verte) de résident permanent, gage de la fin de tous les maux de l'immigrant illégal que j'étais devenu. Un après-midi, une rumeur folle courut dans l'hôtel : l'immigration faisait des vérifications dans tous les établissements de la région. Il y en avait beaucoup, fréquentés principalement par une clientèle new-yorkaise. La plupart des serveurs étaient principalement d'Amérique latine, mais il y avait aussi des Chinois. Les propriétaires des hôtels n'étaient pas très regardants sur les permis de séjour. J'étais sans doute un des rares Français dans cette situation. Tous étaient venus pour des raisons économiques sauf moi, qui ne rêvais que de devenir photographe. Il y avait quand même quelques serveurs sud-américains, dont un Brésilien, qui avaient leurs papiers. Le soir, la rumeur s'amplifia : ils (l'immigration) visitent tous les hôtels et vont débarquer demain. Panique générale. La direction décide alors de loger toutes les personnes sans papiers dans un bungalow destiné à la clientèle. Je me présentais à la personne en charge de la manœuvre qui fut très surprise de voir ce jeune Frenchy dans la même situation que les Latinos et Chinois, alors que tout le monde était persuadé que j'avais mes papiers. Je bénéficiais d'un traitement de faveur : on me donna dans ce bungalow une chambre pour moi tout seul, alors que les Latinos furent regroupés dans une même chambre et les Chinois dans une autre. Le lendemain matin, vers 6 heures, on me téléphona dans ma chambre en chuchotant : « Alain, don't move, they are everywhere » (Alain, ne bouge pas ils sont partout). Étrangement, je trouvais que la situation avait quelque chose d'exaltant. J'allais jusqu'à écarter les rideaux très légèrement pour essayer de repérer l'ennemi. En vain. L'alerte fut levée environ une heure plus tard. Tout le monde se regroupa dans ma chambre où un serveur brésilien en situation légale nous apporta sur un grand plateau un petit-déjeuner somptueux. Je ne me souviens plus de son nom. Nous étions à ce moment-là tous heureux,*

comme débarrassés de ce poids menaçant de l'expulsion. Il proposa alors à un autre serveur, brésilien comme lui mais illégal, de le faire sortir du périmètre de la zone dangereuse. Il accepta. Il me le proposa aussi. Je refusais, préférant rester dans le bungalow maintenant que l'orage était passé. Je les vis partir dans une Ford Mustang. Je crois de couleur noire.

Une trentaine de minutes plus tard, comme dans un film, les voitures de l'immigration revinrent et encerclèrent très vite le bungalow. On entendait les hommes parler dans leurs talkies-walkies, puis l'un d'entre eux frappa à la porte de ma chambre, où nous étions encore tous. Il dit en anglais, puis en espagnol : « Immigration of the United states ! open the door, you will not be harmed. » (Service de l'immigration des États-Unis ! Ouvrez la porte, il ne vous sera fait aucun mal.) Une femme se dirigea vers la porte pour ouvrir.

La chambre était composée d'un grand lit et d'un lit simple posé contre un mur. À ce moment-là, je me précipitai sous ce lit pour me cacher avec, autour du cou, mon premier Leica. Mes compagnons d'infortune sortirent tous. On ne me vit pas. Je retenais ma respiration. Dans ma précipitation, j'avais laissé ma paire de chaussures à côté du grand lit. J'avais les larmes aux yeux. C'était la fin de mon rêve américain. Lorsque tous mes compagnons furent sortis et se furent dirigés vers les voitures de l'immigration, que le bungalow fut vidé de ses occupants, un officier fit le tour des chambres. À défaut de le voir, je l'entendais. Une chambre, une deuxième, une troisième... Puis il entra dans celle où je me trouvais. Il souleva sans doute machinalement le bout de couverture qui me protégeait. Ou bien il avait vu mes chaussures. À partir du moment où je ne m'étais pas rendu avec les autres, il pensa que je pouvais être dangereux. Il me mit immédiatement les menottes, prit le Leica en me signalant que je le récupérerai plus tard. Puis nous sortîmes rejoindre les autres. Il fut très correct.

J'ai toujours pensé que nous avons été donnés par les Brésiliens qui avaient dû être interceptés par l'immigration en sortant de l'hôtel et avaient fait sans doute un deal. Je n'ai jamais eu de preuve mais je ne vois pas ce qui avait pu se passer d'autre.

Station de police de Monticello. Photos de face, de profil. Empreintes digitales. Bascule dans un autre monde. C'est rapide, c'est étrange. J'avais un statut, celui de serveur, même s'il n'était pas prestigieux. J'étais dorénavant un repris de justice, ou presque.

Les voitures de l'immigration nous emmenèrent ensuite à New York. Elles roulaient très vite. Nous fûmes tous incarcérés dans la prison de l'immigration. C'est en se rendant dans ce bâtiment trois ans plus tôt pour avoir une extension de visa que mon attention avait été portée sur l'agence d'emploi de Stanley, à deux-cents mètres.

Depuis un téléphone public, j'appelai Stanley pour le prévenir de ce qui venait de m'arriver. De la terrasse contiguë à notre prison et protégée par des grilles, je pus le voir. Il était avec Jasmine, sa copine de Trinidad. Nous nous fîmes des grands signes.

Le lendemain, je fus condamné par un juge à payer une caution remboursable de 500 \$. Je devais quitter le pays sous un mois. C'était aussi la condition pour la recouvrer. La caution fut payée par le chef des cuisines de l'hôtel venu essayer de récupérer la moitié de son personnel. Je le remboursais tout de suite sur le pactole que j'avais gagné. Il devait me redonner cet argent s'il était remboursé par l'immigration après mon départ. Il ne le fit jamais. Après le jugement, l'officier qui visa mon passeport voulu me renvoyer sur la France. Je lui demandais de me laisser partir pour le Mexique, premier arrêt de mon tour d'Amérique du Sud, sans lui dire que j'allais travailler pour un éditeur américain. Il accepta.

Je retournais travailler une semaine au Stevensville Lake Hotel, le temps d'être remplacé.

Les films de cette période restèrent dans un petit sac vert pendant 23 ans. Leur période de latence aura été très longue. Ces photos n'ont rien d'extraordinaire mais, à les regarder maintenant, ces moments enfouis dans mon subconscient si longtemps refont surface. Que reste-t-il de notre mémoire, si ce n'est une photographie ? Des photographies.

Le jeudi 23 août 1973, je m'envolais pour le Mexique. J'étais devenu photographe.